N° 5. (Ire ANNÉE.) 12 SEPTEMBRE 1829

L'ORGANISATEUR.

L'ORGANISATEUR paraît une fois par semaine. — On s'abonne au bureau du journal, rue Saint-Maur-Saint-Germain, n° 17; chez PILLET aîné, rue des Grands-Augustins, n° 7; DELAFORÊT, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 7; et les directeurs des postes des départemens. — L'abonnement est de 25 fr. pour l'année; 15 fr. pour six mois, et 7 fr. pour trois mois.

DU SUJET DE PRIX PROPOSÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE : *La charité considérée dans son principe et dans ses applications.*

Au milieu du bouleversement complet des diverses fonctions sociales, dans cette confusion qui n'a plus laissé intacte aucune compétence, c'est encore, ce semble, une singularité assez bizarre que de voir l'Académie française proposer un pareil sujet d'examen. Quoi donc! Cette corporation, à laquelle on a contesté jusqu'à sa suprématie littéraire, a-t-elle donc l'étrange prétention de formuler la morale et d'usurper l'enseignement religieux? N'a-t-elle pas senti que par là elle se constituerait clergé, et qu'elle faisait une amère satire des clergés salariés et privilégiés? Non sans doute, elle ne s'en est pas doutée. Ses habitudes extérieures de respect officiel ne l'ont pas soustraite à cet esprit général de scission qui a enlevé au corps religieux la foi laïque et l'obéissance populaire. Elle s'est instinctivement laissée entraîner à cette apathie universelle qui ne croit qu'aux démonstrations scientifiques, et résiste dédaigneusement aux persuasions sentimentales.

Il y a là une manifestation éclatante d'un fait bien grave. On en est venu à proclamer publiquement que la charité, ce fondement de la doctrine chrétienne, a besoin d'être examinée et prouvée sur de nouveaux frais. Ainsi, l'on considère comme non avenus tous les travaux de seize siècles, et l'on remet en question le point principal de la doctrine qui en avait été l'objet. Mais en proposant une telle question, qu'on n'avait pas mission de proposer, s'en est-on rendu compte, a-t-on examiné si elle provoquerait aujourd'hui une solution? C'est ce que nous allons examiner nous-mêmes.

On demande quel est le principe de la charité. Par là on suscite toutes ces divagations métaphysiques qui sont en possession d'obscurcir toutes les questions sérieuses. Sans doute ce principe se trouve dans les facultés de l'homme comme tout ce qui est humain; mais c'est là tout ce qu'il y a à constater, et il faut bien reconnaître en présence de l'histoire de la civilisation, que ce principe de charité, latent d'abord, ou se manifestant dans un cercle si restreint, qu'il n'était guère que le sentiment de famille le plus proche de l'égoïsme, a acquis des développemens successifs, comme toutes les autres facultés morales ou rationnelles. Ce sont ces développemens qu'il faut établir, et non s'occuper stérilement de l'existence de la faculté qu'ils prouvent d'ailleurs assez bien. Cette existence se trouve être ainsi un axiome d'où dérivent toutes les conséquences.

La charité a reçu du christianisme son caractère, jusqu'ici le plus important. Un peu antérieurement, il est vrai, elle avait été entrevue et grossièrement préparée par quelques moralistes de l'antiquité, et surtout par l'école stoïcienne. Mais la doctrine qui a dit aux hommes : « Aimez votre prochain » comme vous-même, conduisez-vous en frères, à l'égard les » uns des autres; » qui a proscrit, du moins implicitement, le règne de la violence pour ne reconnaître que l'autorité de la persuasion; qui est intervenue dans les guerres pour en adoucir l'horreur, dans les relations de famille et de cité pour les réchauffer, dans les divisions de nations pour les anéantir; cette doctrine a donné à la charité son importance sociale, et l'a créée même, si l'on néglige les premiers rudimens de ce sentiment jusqu'alors informe. Disons mieux : la charité n'était autre chose que la religion chrétienne, dans ce qu'elle avait de politique, dans ce qui réglait les relations des hommes entre eux.

Aussi à mesure que l'on voit l'unité chrétienne se dissoudre, on voit aussi la charité perdre son caractère général. La même décadence les atteint toutes deux; et, par un enchaînement nécessaire, l'autorité du sacerdoce catholique s'affaiblit en même tems qu'il s'éloigne des voies larges de l'évangile, dans l'interprétation et la pratique de l'amour du prochain. La plus noble mission du corps religieux, celle à laquelle il s'était consacré dans les siècles où brilla sa divine influence, avait été, en effet, la défense des classes opprimées. C'était lui qui s'efforçait d'arracher les rênes des mains des furieux, avec lesquels il avait été obligé de transiger; c'était lui qui tendait à abaisser la brutalité du glaive, devant la spiritualité de la morale. Alors il était le foyer de la charité, dont il répandait incessamment les rayons; mais infidèle à sa vocation, reniant encore une fois son maître et les principes légués par lui, il voulut un jour se joindre à l'oppression pour en partager les profits avec les princes temporels, et de cette époque data sa décadence et celle de la charité. On n'est aimé que lorsqu'on aime. Et que pouvait devenir un pouvoir de persuasion et d'amour, en se mettant à la suite de la force? Restreignant chaque jour davantage le cercle de son action bienfaisante, il ne s'occupa plus que des œuvres mesquines d'une charité de détail, et se borna à verser quelques gouttes de baume sur des blessures qu'il ne savait plus détourner. Ses plus grandes vues furent alors quelques fondations d'hôpitaux, quel-

ques établissemens de secours pour des voyageurs égarés; mais jusque dans une route si étroite et si bornée il se laissa dépasser. Une rivale s'est présentée, la philantropie, qui a lutté avec succès dans une carrière ainsi restreinte. Cette espèce de charité laïque, émanant de sentimens moins étrangers au monde actuel, a pu mieux y reconnaître ces petites douleurs qu'on voulait soulager. Ce qu'il y avait de plus pratique et de plus inférieur, a été exclusivement cultivé. Parmi les succès les plus importans nous trouverons en souriant les distributions de soupes économiques, ou l'invention des bouillons de gélatine. (1)

Enfin la sympathie est tombée à un degré si bas de refroidissement, que les sciences économiques en sont venues jusqu'à contester l'utilité des efforts qui avaient pour objet ces minces améliorations du sort des pauvres. On a prouvé, et par des raisonnemens auxquels, dans l'état de choses présent, la logique ne trouve rien à reprendre, que la misère était nécessaire et qu'il fallait qu'une partie de la population mourût de faim, ou vécût, si c'est là vivre, sans famille et dans l'horreur d'un célibat indigent.

C'est dans de telles circonstances qu'on peut mettre en problème la charité et ses applications. En effet, elle n'existe plus, car elle n'a plus d'organe, et elle ne peut plus retrouver son ancien mode de manifestation. Elle est morte, et le tems du miracle qui doit la ressusciter n'est pas accompli. Il n'est pas difficile de prévoir les applications qui seront proposées. Nous allons tourner dans le même cercle d'idées philantropiques, dont la vanité est dès long-tems démontrée; on va nous reproduire sous des formes diverses tous ces établissemens qui sont propres à secourir des misères privées, et dont l'utilité même est contestée en principe, car dans ce siècle d'idées de détail, il n'y a rien qui ne soit condamné à être rapetissé et déchiqueté. Nous sommes admirables pour introduire quelques brins de charpie dans des plaies saignantes et putrides; mais qui est assez hardi pour songer à guérir la maladie sociale dont elles ne sont que les symptômes et les témoignages?

Aucun mémoire important ne répondra donc à la question proposée. Il est même aisé de voir qu'en la lançant dans le public, l'académie n'en a apprécié ni l'importance, ni l'étendue. D'ordinaire on entrevoit dans ces sortes d'appels les réponses qu'ils sollicitent, et l'Académie attend, sans doute, un de ces ouvrages dont nous avons indiqué l'inefficacité. Que penserait-elle donc, quel serait peut être son étonnement, si, méconnaissant son incompétence, oubliant l'idée étroite dont elle était dominée, quand elle ouvrait le concours, un mémoire apparaissait qui lui révélât toute l'importance de ce sujet, et lui apprît que ce qu'elle prend pour la matière d'une question académique est l'idée fondamentale de la politique la plus haute.

« Compatriotes, pourrait dire cet imaginaire concurrent, » vous croyez être libres: et ne voyez-vous pas qu'à grands frais » de dignité et de bonheur, vous vous forgez le joug qui doit » être aujourd'hui le plus dur, celui de la seule force maté- » rielle. Vous vous êtes éloignés d'enseignemens dont la » morale était arriérée et ne répondait plus aux sentimens qui » germaient vaguement dans vos cœurs, et vous l'avez ruinée » sans la remplacer. Le lien qui vous unissait les uns aux au- » tres avait perdu de sa force, vous l'avez brisé. Vous n'avez » plus voulu reconnaître que des guides, contre lesquels, par » une sorte de contradiction qu'ils justifient pourtant, vous » vous êtes volontairement mis en état permanent de défiance; » vous les avez ensuite, par une malheureuse habileté, op- » posés les uns aux autres pour obtenir ce résultat qu'on » nomme pondération, équilibre. Ainsi, vous avez fait de la » haine et des intérêts égoïstes les élémens et les garanties » de votre prospérité.

» Ce n'est pas là l'état auquel l'humanité est aujourd'hui » appelée. Affranchie, comme elle l'est, de tant de préjugés » qui lui avaient été nécessaires, il faut qu'elle se groupe dé- » sormais, qu'elle se concentre autour d'une doctrine d'a- » mour et de confiance; il faut que cette doctrine lui donne » pour directeurs ceux qui lui seront le plus dévoués. Alors » leur dévouement, réalisant complètement l'ancienne cha- » rité en l'élargissant, aura toujours pour objet l'améliora- » tion du sort de la classe la plus nombreuse; c'est vers cet » objet que tendront tous les efforts, c'est pour lui que se » produiront toutes les théories, que s'échaufferont tous les » sentimens. Ce sera la règle qui coordonnera les divers » modes de l'activité humaine, et qui en jugera tous les ré- » sultats.

» Alors la science, délivrée de ces dissentions et de cet an- » tagonisme qui la paralysent en l'avilissant, guidée par cette » idée unique et nettement perçue, l'amélioration du sort » général, pourra s'organiser et se lier à des travaux régu- » lierement divisés. Ce qui aura été découvert ne sera plus » recherché de nouveau, et reproduit de bonne foi ou à des- » sein, comme une découverte nouvelle. L'ambition d'une » gloire factice et usurpée cédera la place au besoin d'être » vraiment utile. Les récompenses, proportionnées aux tra- » vaux, deviendront le patrimoine exclusif de la science, patri- » moine si souvent usurpé par le charlatanisme.

» Les progrès de l'industrie, d'ordinaire si désastreux » pour les classes ouvrières, auront pour résultat d'augmen- » ter leurs salaires et leur bien-être; l'invention des machi- » nes améliorera leur sort, qu'elle aggrave aujourd'hui; les » déplacemens des travailleurs seront prévus et opérés sans » malaise. Le travail et la capacité régleront les salaires et » les profits, et non plus ce hasard qu'on appelle offre et de- » mande. L'oisiveté ne prélèvera plus sur l'industrie cette » portion énorme de produits qui lui est attribuée. Les dé- » penses sociales seront faites dans des intérêts sociaux.

» Les beaux arts, fécondés par cette idée régénératrice, » reprendront leur éclat, et recouvreront leur empire. Leur » enthousiasme, alors sincère parce qu'il sera pur, rehaus- » sera le charme du dévouement et de la charité, et flétrira la » fausse splendeur qui s'attache encore aux œuvres d'antago- » nisme et de destruction. Ils chanteront le règne d'or de la

(1) Il serait injuste de ne pas mentionner avec quelques éloges les efforts faits pour adoucir les peines, améliorer les prisons. Mais les éloges ne peuvent s'adresser qu'aux intentions et non aux moyens proposés.

D'un autre côté nous voulons bien ne pas parler de ces législations qui entassent les pauvres dans ces oubliettes, appelées dépôts de mendicité.

» paix et de la concorde, et refouleront dans les âges barbares les souvenirs de guerre et de dévastation.

» L'enseignement, alors vraiment impartial et commun, » aura pour mission de découvrir les capacités qui pourront » être utiles à la société, de les développer et de les rendre » propres aux fonctions que leur nature les a destinées à » accomplir. Chaque membre du corps social se trouvera » alors avoir reçu sa tâche, non plus des chances de fortune » et de race qui la décident aujourd'hui, mais de la prévoyance » et du discernement.

» Ainsi, en vertu de cette charité immense et complète, » tout concourt, tout se lie; le bonheur particulier résulte » des efforts faits pour produire le bonheur général; tandis » qu'aujourd'hui, on s'obstine stérilement à composer le bonheur général des efforts impuissans par lesquels l'égoïsme » tend au bien-être individuel. Que faut-il donc pour réaliser » cette idée que des cœurs froids ou des esprits aveuglés peuvent traiter de chimère? Que faut-il pour hâter l'accomplissement de cette destinée qui, grâces à Dieu, est inévitable! » Ce qu'il faut? Une société qui sache croire, et une autorité » qui sache persuader.

» C'est là, il est vrai, qu'est la difficulté, quoique moins » grande peut-être qu'elle ne le paraît à un âge incrédule et » défiant. Qu'il se présente une aristocratie non plus de féodalité et de guerre, non plus de convention et de cens, non » plus de richesse et d'héritage, mais une aristocratie d'amour et de science, et l'on peut prédire hardiment qu'elle » sera constituée toute puissante, par le seul fait de son apparition. Quel homme, témoin des ravages que Rome pro» menait dans le monde, de l'avilissement dont la Grèce et » l'Egypte lui donnaient le triste spectacle, de l'accroissement » des peuples barbares dont les flots, accumulés depuis longtems, commençaient à ronger les bords du monde civilisé, » et menaçaient de l'inonder bientôt, quel homme, à moins » d'une inspiration prophétique, eût pu croire que d'obscurs » plébéiens allaient régénérer ce monde déchu, dompter ces » barbares rugissans, effacer l'esclavage, et conquérir un » empire moral bien plus étendu que n'avait été l'empire des » armes? Quel a été le secret de ce phénomène, le principe » de cette puissance inattendue? C'est qu'elle a été exercée » dans l'intérêt du grand nombre, et au nom du ciel; c'est » qu'elle s'est emparée des affaires du monde dans un esprit » de douceur et d'ordre. Le peuple a reconnu ce pouvoir qui » s'exerçait à son profit; il l'a soutenu parce qu'il l'aimait, » parce qu'il y voyait le sceau de Dieu; et par une réciprocité nécessaire, il s'est déclaré pour ceux qui étaient » pour lui.

» Ce qui est arrivé arrivera encore. C'est une loi constante » dont nous sommes heureusement destinés à revoir un » terme. Viennent des hommes qui soient charitables et dévoués, et qui sachent l'être, car ce sentiment comprend » aussi la science, et ils seront salués comme des hommes divins, comme des apôtres de réorganisation. »

Voilà, sèche et imparfaite sans doute, l'esquisse du travail qui, suivant nous, pourrait être fait sur cette grande question. Voilà l'indication des généralités dans l'examen desquelles il faudrait descendre profondément. Mais sur cette indication même, il peut paraître évident qu'un tel mémoire n'obtiendrait pas le prix proposé par l'Académie, plus évident encore qu'il ne lui serait pas présenté. J. A.

DE LA CRISE INDUSTRIELLE DE L'ANGLETERRE.

Le *Courier* anglais repousse avec beaucoup de véhémence les prédictions sinistres dont son pays est l'objet depuis longtems, et qui viennent de se reproduire plus menaçantes que jamais, à l'occasion de la crise flagrante de l'industrie et du commerce. « Ceux qui soutiennent, dit-il, que les embarras actuels continueront à augmenter jusqu'à ce qu'ils finissent par une convulsion générale, *qui changera toutes les relations existantes de la société et le titre établi de la propriété*, oublient que les périodes de stagnation, dans le commerce de ce pays, ont rarement duré plus de trois ou quatre années de suite. » Le *Courier* n'oublierait-il pas lui-même que pendant ces périodes de stagnation, qui, de son aveu, se sont renouvelées trois fois en quinze années, la plus grande partie de la population bretonne est réduite à la dernière extrémité, et qu'elle peut enfin se lasser d'un système social qui la soumet ainsi au retour fréquent des mêmes désastres, et dans lequel la périodicité des calamités publiques est prévue comme une nécessité de son organisation? « Nous sommes riches en capitaux, en machines et en produits naturels, dites-vous; nos manufacturiers et nos marchands sont bientôt en état de profiter de tout débouché favorable, ou de toute reprise de la demande. » Mais pendant que vos manufacturiers et vos marchands peuvent attendre patiemment que le marché se ranime, sans rien rabattre de leurs jouissances ordinaires, assurées par la surabondance de vos capitaux et de vos produits naturels, quel est le sort des classes ouvrières dont le travail journalier est la seule ressource? La misère, la misère la plus affreuse pèse sur elles; et toute la prévoyance de vos législateurs, réunie à la charité de vos prélats, leur accorde à peine, à titre d'aumône, un morceau de pain qu'ils dévorent en maudissant les lois humaines et en blasphémant contre le ciel. Pensez-vous qu'après tant de crises qui ont ramené les mêmes souffrances, et, partant, les mêmes malédictions et les mêmes blasphêmes, trois ou quatre années de nouvelles angoisses ne suffisent pas pour pousser au désespoir vos compatriotes affamés? Déjà ils se sont posé cette question : Comment se fait-il que la population la plus productive de l'Univers soit le plus fréquemment exposée à la famine? Cela dit, il faudra bien qu'ils trouvent tôt ou tard une solution. Les Benthamistes, les Owenistes, les radicaux de toutes les nuances la cherchent infatigablement : quelques-uns même prétendent l'avoir trouvée, et proposent en conséquence leurs théories curatives. Ce n'est pas le moment d'examiner ces théories, ni d'en peser la valeur. Toujours est-il qu'elles attestent la gravité et l'intensité du mal, si elles ne renferment le remède efficace. Ce remède se trouvera, d'ailleurs, et nous osons même le signaler dès aujourd'hui, dans l'application de la doctrine que nous professons, c'est-à-dire, dans le triomphe de ce christianisme progessif qui, réconciliant, d'un côté, les sciences et les beaux arts avec le ciel, réhabilitera, d'autre part, le travail matériel, et affran-

chira l'industrie de ses dernières chaînes. Alors seront justifiées les prévisions de Saint-Simon, lorsqu'il disait dans son deuxième cahier du Cathéchisme des industriels: « La crise, dans laquelle l'Angleterre et la France à sa suite se trouvent engagées, finira inévitablement par l'entier abandon du système féodal et par l'établissement du système industriel; les nations qui passent aujourd'hui pour les plus civilisées ne seront réellement sorties complètement de la barbarie, qu'à l'époque où la classe la plus laborieuse et la plus pacifique sera chargée de la direction de la force publique. »

UN MOT DU JOURNAL DES DÉBATS SUR L'INDUSTRIE.

Le *Journal des Débats*, en rendant compte d'une pièce nouvelle de M. Casimir Bonjour, *le Protecteur et le Mari*, dans laquelle l'auteur a introduit un négociant, tout fier d'enrichir son pays par d'utiles labeurs, le *Journal des Débats*, disons-nous, fait observer que les rimes d'*industrie* et *patrie* deviennent aussi banales que l'étaient il y a quelques années celles de *lauriers* et *guerriers*. C'est se presser un peu, ce semble, de prendre pour des lieux communs les hommages que les classes laborieuses commencent à peine à obtenir; et, n'en déplaise aux oisifs dont l'oreille chatouilleuse est déjà lasse d'entendre honorer le travail sur la scène, il y a loin encore de ces tardifs et timides essais de louange, à la préconisation perpétuelle dont les enfans de Bellone et de Mars ont été l'objet depuis Homère jusqu'à M. C. Delavigne.

Tant que la guerre fut une condition d'existence pour des sociétés peu avancées; tant qu'elle rentra dans les vues providentielles et dans les nécessités temporaires, par rapport au développement graduel de l'humanité, la bravoure, considérée comme une inspiration du dieu des armées, dut être comptée parmi les vertus sociales les plus éminentes. Les muses, alors, en chantant l'héroïsme, ne firent qu'exprimer les sentimens religieux, et que solenniser la juste reconnaissance des peuples. Mais les progrès de la civilisation ayant enfin permis de fermer le temple de Janus dans de vastes contrées, et pendant d'assez longs intervalles, on put pressentir qu'une grande transformation s'opérait dans les sentimens, les idées et les besoins généraux de la société. C'était chez les artistes que ce pressentiment semblait devoir d'abord se manifester; chez les artistes à qui la toute puissance de la sympathie explique à-la-fois les indications du passé, et révèle les mystères des âges futurs. C'était à eux d'annoncer au monde que la tutelle du sabre, trop souvent oppressive autant que glorieuse, approchait de son terme; c'était à eux de peindre par anticipation le magnifique tableau de nos destinées plus ou moins prochaines, et de nous montrer comment les forces matérielles du genre humain, appliquées désormais aux travaux pacifiques, d'après les données de la science, et sous l'empire d'un sentiment de bienveillance universelle, s'affranchiraient complètement un jour des exigences terribles de l'esprit militaire, et cesseraient de servir d'instrumens à cette tactique, que Voltaire appelait par son nom, en disant qu'elle était l'art d'égorger son prochain. Rien de semblable n'a été tenté encore par nos poètes; et c'est presque toujours dans le vieil ordre social ou dans le champ aride de la critique, qu'ils vont chercher leurs inspirations. Cependant, si à défaut de cette merveilleuse intelligence de l'avenir, quelques-uns d'entre eux, doués d'assez de réflexion pour comprendre en partie ce qui se passe autour d'eux, laissaient apercevoir quelque désir de célébrer les douceurs de la paix et les bienfaits de l'industrie, faudrait-il leur reprocher comme une fastidieuse imitation, et condamner comme de mauvais goût les premiers efforts qu'ils feraient pour se mettre en harmonie avec la tendance de la civilisation actuelle? non, sans doute; et c'est là pourtant que conduit la critique du *Journal des Débats*, sur les éloges donnés aux industriels par M. Casimir Bonjour.

Mais que veulent donc les hommes ennuyés à la fois d'entendre chanter la gloire des armes et les conquêtes de l'industrie! Si nous avons bien compris leur pensée, ils aimeraient assez que la littérature, après avoir humilié l'oisiveté superbe des féodaux, se consacrât à exalter l'oisiveté non moins orgueilleuse des publicistes de coterie et des philantropes de salon, au lieu de risquer la dérogeance, en allant porter des encouragemens dans les ateliers. Heureusement, ces hommes-là n'acquerront jamais dans le monde l'importance qu'ils s'y attribuent; et malgré toute leur habileté à conjuguer quotidiennement entre eux le verbe *se prôner*, comme dit Scribe, ils ne parviendront pas à faire croire que la fatuité doctorale et le parlage solennel, puissances ou accidens d'un jour, doivent former les élémens d'une aristocratie légitime, et se placer au premier rang dans la hiérarchie sociale de l'avenir.

LES SEPTEMBRISEURS.

SCÈNES HISTORIQUES.

Voilà une bonne fortune pour les amateurs de la vérité locale; ils pourront se croire à la boucherie : ils apprendront à connaître toutes les variétés de formes que l'on peut employer pour égorger un homme, toutes les railleries atroces par lesquelles on peut insulter à son malheur : cette lecture-là vaut presque à la fois une séance de la place de Grève, une excursion aux abattoirs, et une amputation de l'amphitéâtre de l'Hôtel-Dieu. Si l'on n'ose pas établir un parallèle entre les hommes qui aiment à répandre eux-mêmes le sang, et ceux qui aiment à entendre raconter des scènes de carnage, au moins est-il permis de comparer ces derniers à ceux qui courent aux exécutions, ou qui vont assister à une opération chirurgicale, non pas avec cette curiosité qu'inspire le vœu de s'instruire, mais uniquement pour voir couper, saigner, souffrir; en un mot, pour se procurer des sensations vives.

En vérité, on serait tenté de haïr cordialement l'écrivain capable d'arrêter sa réflexion sur de pareilles horreurs, assez long-tems pour donner à sa plume le loisir de les retracer et de corriger ensuite froidement ses épreuves, si l'on ne pouvait se dire que cette aberration de l'esprit et du cœur, si fréquente aujourd'hui, trouve sa cause passagère et son excuse dans l'état de la société. Lorsque aucune sympathie ne nous rattache plus à un système de croyance en harmonie avec les progrès de notre intelligence, plutôt que de nous passer d'émotions, nous allons en puiser dans tout ce qui se rapproche le plus de la sauvagerie native de la race humaine. Alors, les génies supérieurs ne s'enfoncent dans la contemplation que pour y donner une libre carrière à une imagination avide de peintures sombres et magnifiquement attristantes, tandis que les hommes médiocres s'attachent à représenter la douleur physique dans sa révoltante nudité.

Ce que nous disons ici trouve sa confirmation dans le volume que nous venons de lire : on le parcourt en entier, sans éprouver d'autres sentimens que ceux qu'excite la vue des plaies béantes, l'horreur et le dégoût; pas une pensée qui élève l'ame; ajoutons aussi, pas une qui satisfasse l'esprit. Tous les caractères qui apparaissent, doués de grandeur dans l'histoire de la révolution, Danton, lui-même, ce colosse populaire, et Saint-Just, à la vaste intelligence, se montrent ici sous les mêmes proportions que les Maillard, les Henriot, les Héron; ce sont des *bravos* italiens, des assassins à tant la pièce, ou des hyènes sans autre désir que celui de verser du sang, beaucoup de sang : partout des peintures de meurtres, mais de la barbarie sans exaltation, même sans désintéressement : ici, tout manque jusqu'à la vérité locale.